

References Cited

Berndt, R.M.

1964 Warfare in the New Guinea Highlands. *American Anthropologist* 66:183-203.

Fortes, Meyer

1970 Kinship and the Social Order. London: Routledge & Kegan Paul.

Lévi-Strauss, Claude

1984 Paroles données. Paris: Plon.

Meggitt, M.J.

1965 The Lineage System of the Mae Enga. Edinburgh: Oliver and Boyd.

Williams, F.E.

1930 Orokaiva Society. Oxford: Clarendon Press.

Elements de Grammaire et de vocabulaire de la langue ouest-groenlandaise
Catherine Enel

Documents du Centre de Recherches Anthropologiques du Musée de l'Homme,
n° 8

Paris : Musée de l'Homme, 1984. 231 pp. (livre broché)

Reviewer: Dermot-Ronan F. Collis
Université Laval

Ce document est destiné aux Français qui désirent apprendre quelques rudiments de la langue ouest-groenlandaise. La rédaction d'un tel manuel répond au nombre croissant de Français séjournant plus ou moins longtemps au Groenland et qui, pour le plupart, n'ont pas accès aux dictionnaires et grammaires déjà existants qui nécessitent une connaissance de la langue danoise. Le manuel comprend deux parties : une grammaire qui expose le minimum indispensable de règles de coordination des suffixes terminaux, ainsi qu'une liste de quelques suffixes lexicaux (ou affixes) — un vocabulaire groenlandais-français et français-groenlandais. L'orthographe utilisée suit les règles de la nouvelle orthographe officielle. Toute la matière concerne la langue normalisée du Groenland de l'Ouest et ne touche pas celle du Groenland de l'Est.

Cette étude s'inspire, d'une part, des grammaires de référence de dialectes canadiens préparées par Louis-Jacques Dorais et, d'autre part, des cours de formation en langue ouest-groenlandaise par Keld Thor Pedersen, *Grønlandsk for begyndere, heft I og II* (Ministeriet for Grønland 1977). L'objectif spécifié présuppose que l'apprenti désire apprendre la langue à partir des canons de la pensée traditionnelle qui s'appliquent à la grammaire de sa propre langue. Il se peut que les catégories de la grammaire classique soient rassurantes pour toute personne qui a une formation française mais, hélas, faussement rassurantes. Les langues inuit polysynthétiques offrent plus de possibilités que nos langues européennes. Le mot se compose en discours selon le besoin de l'énoncé. Dans certaines circonstances de communication, un seul mot-phrase suffit sans amplification. Dans d'autres circonstances, l'énoncé se compose de plusieurs mots, et son style présente l'objet, le sujet et le prédicat dans cet ordre, l'ordre des éléments du mot-phrase composé. Du fait que

le mot ne soit pas constant, mais construit, son rôle comme énoncé ou dans un énoncé est marqué par un suffixe terminal. Ces suffixes terminaux traduisent ce qui sera en langue européenne le mode verbal, la flexion nominale, et des êtres ou «possesseurs». Ils indiquent clairement les arguments de l'énoncé. Cependant la flexion en langue européenne est gouvernée par les radicaux qui sont fixes, et invariables tandis que l'inverse se produit en groenlandais où le terminal indique l'argument propositionnel couvert par le mot. Le mot étant variable et le terminal fixe, il n'y a pas de partie du discours en groenlandais ou dans une autre langue polysynthétique. La marque actentielle, relative, modale, ou spaciaie indique exactement où l'on n'est pas dans l'énoncé avec une simplicité transparente, sans jamais établir de «partie du discours». En plus, les accords de personne et de nombre ne sont pas les indices d'une hiérarchie de dépendance syntaxique. Les terminaisons situatives qui traduisent si bien les cas latins ne s'accordent pas avec les verbes et sont, en effet, des postpositions et non des cas. Cela veut dire que l'explication de la langue polysynthétique peut bien s'effectuer en termes d'une grammaire où le morphème qui indique l'argument propositionnel est identifié et traduit. Mais il va de soi que la partie fixe ne devra pas se présenter comme la partie variable ou inversement. Cela n'a pas de sens. On ne peut ni conjuguer, ni décliner le mot sans limites, de longueur ou de fonction syntaxique. Qui dit le contraire refuse le concept même de linguistique. Cependant la linguistique n'est rien d'autre que terminologies pour expliciter comment fonctionnent les langues naturelles. Toute description d'une langue est utile dans la mesure où elle est le plus simple possible, consistante et exhaustive. Mais la grammaire d'une langue aussi différente des langues inflexionnelles qu'une langue polysynthétique, si elle se veut utile à l'apprenant, doit indiquer ce qui se passe quand on compose un énoncé dans la langue. Ce n'est pas fait dans les grammaires traduites en français par Catherine Enel. Puisqu'il n'y a pas de dépendance stricte entre les mots-phrases, le sens du suffixe donne toute l'information nécessaire pour le retenir en mémoire. Il n'a pas le sens de subordination ou de superordination comme celui qui tend à remplacer le sens référentiel dans les désinances casuelles des langues inflexionnelles en général et européennes en particulier. Pour bien composer son énoncé en groenlandais, on établit en mémoire l'image de ce qu'on veut décrire et, par la suite, on décrit son image mentale fidèlement. Pour le faire bien comme il faut il est nécessaire de retenir en mémoire les morphèmes (les bases, les suffixes lexicaux et les suffixes grammaticaux) les groupements possibles et surtout les significations. Mais, comme le remarque justement Louis-Jacques Dorais, le sens référentiel du mot inuit n'est pas du tout la somme des sens référentiels de ses morphèmes, celui-ci constitue l'appellation inuit du référent, déterminé par la culture qui, elle, à son tour signale le référent. L'ordre possible des morphèmes dans un mot est significative, mais l'ordre des mots est sans importance, tout au plus stylistique et suivant l'ordre objet, sujet, prédicat de la construction du mot. Malgré que la longueur moyenne des mots est rarement plus que 18 phonèmes (ou lettres dans la nouvelle orthographe phonémique – non phonétique), il est possible de composer des mots sensés de deux cent lettres et plus. Puisque les suffixes terminaux dits «nominaux» sont aussi incorporables dans le milieu du mot (par exemple *mut*, «vers un lieu ou un temps», + *r* (*puq*) donnant *-mor(puq)*, «aller vers»), on doit les considérer selon leurs sens plutôt que leurs distributions, du moins pour bien comprendre et pour bien parler. Ainsi les «paradigmes» des grammaires, qui

présentent le groenlandais comme si c'était du latin, ne représentent pas autre chose que des listes de morphèmes sans traduction et sans contexte. Dans la section qui traite de l'incorporation des suffixes lexicaux (appelés abusivement dans le manuel des «infixes»), on trouve un traitement plus clair et plus analytique que dans la plus grande partie des grammaires de cette langue. Il faut dire que les vocabulaires sont bien utiles et qu'il y a une bibliographie de dictionnaires de grammaires et de phrases pour voyageurs. Catherine Enel a traduit en français l'héritage des grammaires prélinguistiques. La fonction d'une grammaire est de renseigner un apprenant sur la manière de bien former des énoncés quand le sens des morphèmes est déjà connu. Mais Enel ne décrit pas comment le mot se fait : le lexigénèse synchronique qui est la grammaire primaire et principale dans toute langue polysynthétique. Ce qui s'impose est de démontrer les sens et les morphèmes qui marquent le sujet, le prédicat, les compléments et les objets directs et indirects. Les arguments de la proposition sont marqués en groenlandais si la proposition s'exprime sous forme d'un seul mot ou plusieurs mots. Cependant, parce que la langue est très flexible, il n'y a pas de coïncidence sens-forme-fonction comme dans les langues inflexionnelles. Le groenlandais, langue inuit, est une partie génotypique de la famille inuit-aleutienne, mais phénotype des langues polysynthétiques et lexigénétiques comme les langues athabascane, algonquine, polynésienne, mongole, turque, hongroise, finnois et basque.

Human Nature and Biocultural Evolution

Joseph Lopreato

Boston: Allen and Unwin, 1984. xiv + 400 pp. \$24.95 (cloth)

Reviewer: Kenneth A. Tracey
Trent University

Social biologists must possess all the skills of an anthropologist engaged in an exercise of cross-cultural communication. They must have the capacity to understand and integrate the biological with the cultural. Coming to grips with the bio-social dynamics of interaction requires that an analyst be able to understand and present biological concepts in the sociological idiom, as well as to present social problems in the biological idiom. In this highly complex area of analysis, there is a vast no-man's-land where the scientist walks a tightrope of very precarious interpretation. A little to the right, and a well worked out position is deemed scientific racism. A little too far to the left, and the interpretation is unmasked as being cultural determinism. Indeed, many of the experts and exponents of social biology can be accused of making deliberate use of obfuscating jargon to conceal their inability to function simultaneously at two levels. It is because of this, and not due to any lack of validity in social biology itself, that this new discipline is in danger of being rejected.

In his introduction, Lopreato presents solid arguments for the use of the term "bio-cultural evolution." He very clearly spells out the problematic aspects of Social Darwinism as presented by Herbert Spencer, and the misinterpretations and distortions that arose in the *Zeitgeist* of the European Imperialist-Expansionist